

Dimanche 11 septembre 2022
24ème dimanche ordinaire, année C/ CQ24

I- LECTURES BIBLIQUES

*Exode 32/7-14,
 1 Timothée 1/12-17,
 Luc 11/1-3, 11-32*

II- NOTES/ COMMENTAIRES/ MÉDITATIONS

l Exode 32/ 7 à 14

u NOTES

(6e dimanche de Pâques VI Rogate: Pour les catholiques, ce dimanche est le 6e dimanche de prière du temps de Pâques, du côté luthérien, on prend le thème de la prière.)

ü ESQUISSE

Klaus DIRSCHAUER

Analyse structurelle d'une rencontre avec Dieu

Le cadre de l'histoire du veau d'or, le Dieu redoutable du Sinaï, Moïse intercédant pour son peuple. Au cœur de cela, le dialogue dramatique entre Dieu et Moïse.

La péripécie se délimite clairement par rapport à son contexte (**32/1-6 -voir Ps 106/19-23 - et 32/15-29**). L'ensemble de ce qui s'est passé au Sinaï, avant, pendant et après, s'intègre dans une histoire personnelle: comparez **32/1 avec 31/18 et 32/7ss avec 32/15ss**.

Il y avait eu trois jours de purification rituelle, des processions, en respectant les zones de tabou (**19/12**). On avait choisi les 70 anciens et 4 autres personnes nominalement citées (**chap.24**). Et puis Moïse demeure 40 jours et nuits près de Dieu, sur la montagne.

Cette quarantaine (nombre typique) est pour Moïse un temps de Dieu. Pour le peuple, c'est un temps d'absence. Absence de Moïse = absence de Dieu !.?

Jéthro, beau-père de Moïse, avait conseillé d'instituer les 70 anciens pour que Moïse puisse se consacrer à l'intercession, à la médiation (**18/19**). Terrorisé par les apparitions du Sinaï, le peuple avait supplié Moïse de rencontrer Dieu pour lui (**20/19**). En fait, depuis l'Égypte, Moïse est le médiateur appelé à pénétrer dans les zones sacrées (chap. 3ss). Il s'agit des zones d'espace (camp, montagne) et de temps (40 jours). Le peuple ressent l'absence de Moïse, celui-ci vit la rencontre.

Le dialogue est situé entre la réception des tables et la descente de la montagne pour aller vers le peuple.

Le fait du dialogue change la signification du retour vers le peuple.

32/7 relie à 31/18. En hébreu, le ton est rude: va, va-t-en, redescends. Moïse est renvoyé, vers son peuple. Dieu dit: ton peuple, et non pas mon peuple. Voir "Voici tes dieux" du verset 4.

Les versets **2-6** donnent les raisons de ce qui va se passer.

Dès le **verset 6**, on se rend compte qu'il s'agit de choses graves. Pour Moïse, la seule base de négociation possible, sera le rappel de la sortie d'Égypte.

8: rappelle le parcours du peuple jusqu'ici. On peut imaginer qu'il y eut une pause.

Puis vient l'annonce (menace) du châtime. Mais celle-ci contient aussi le rappel de la bénédiction à Abraham (**Gen 12/2**). Moïse va y accrocher son intercession.

Il parlera indirectement du peuple (comme Dieu vient de le faire), mais il parlera directement à Dieu. Il loue la sortie d'Égypte et l'oppose à la colère

Gloire de Dieu et destruction sont incompatibles, que diraient les Égyptiens ?

Puis l'attaque directe: Reviens de l'ardeur de ta colère et renonce à faire du mal à ton peuple.

Et le rappel de la promesse à Abraham.

Ce n'est pas de la rhétorique. La foi de Moïse plonge ses racines dans l'histoire.

Moïse a obtenu que Dieu change d'avis.

Comment intercéder maintenant ?

Prendre du temps, entrer dans le temps de Dieu.

Prendre de l'espace, se situer dans l'espace de Dieu.

Fuir Dieu, se réfugier en Dieu, comprendre les raisons de la colère divine, faire appel à son étrange manière d'être juste.

La prise de conscience de cette motivation implique une action de prière dans le cadre d'une communauté. La grâce de Dieu doit sans cesse être annoncée, vécue, partagée, goûtée.

Le nom du dimanche, Rogate, ne provient pas, cette fois-ci, de l'antiphone du Psaume d'introït.

Les rogations étaient des prières en commun, sous forme de processions, dès le 5e siècle.

Cela se pratiquait surtout en temps de détresse.

I Luc 15/ 1-3, 11-32

u NOTES (pour texte Luthérien 3Q04)

Ø PRAXIS (1999)

· **NOTES exégétiques**

Gisela ARP-KASCHEL (*Freienwil*)

Luc 15, avec ses trois paraboles, donne l'impression d'une composition soignée et compétente, impression préparée par l'introduction, appuyée par les rappels et par la théologie (sotériologie) incluse.

Jésus a raconté les paraboles, Luc les a rassemblées et il leur a donné des accentuations : Jésus n'est pas venu pour les gens pieux, pour les justes, pour les bien portants, au contraire, c'est aux péagers et aux pécheurs qu'il apporte le salut. Il vient chercher et trouver ce qui est perdu.

Le point de comparaison des trois paraboles est la joie, - la joie dans le ciel, en présence des anges de Dieu, la joie du Père - exprimée le plus en détails dans la troisième parabole : la joie à propos d'un pécheur qui se repent ; à propos d'un mort, qui est redevenu vivant ; à propos de ce qui était perdu et que l'on a retrouvé. Il s'agit évidemment d'un Jésus lucanien que nous rencontrons ici, tout comme nous avons, de notre côté, nos Jésus et nos représentations de Dieu - qui, dans une large mesure, sont influencés par la parabole de l'enfant prodigue et les interprétations qui lui furent données.

L'une des histoires faciles à raconter lors du culte des enfants, a-t-on dit dans l'approche. Beaucoup l'ont entendue tellement souvent qu'il s'est créé une sorte d'automatisme, imprégné de la tendance de la majorité des prédicateurs qui ont dévié du texte en mettant l'accent principal, non pas sur la joie du Père, mais sur la faute du fils. L'accent de joie est tellement marqué dans les trois paraboles qu'il leur communique comme un air de danse, quasiment une légère touche d'humour.

On a volontiers insisté sur le rentrer en soi-même. On indiquait alors quel était le bon chemin en exhortant à ne pas suivre un mauvais. On parlait alors de nos jeunes, en plaçant un pronom possessif mal approprié. On a dit aussi dans l'approche qu'heureusement, il y avait une introduction. Mais le fait est qu'on passe souvent sur l'introduction comme chat sur braises pour se précipiter vers l'interprétation habituelle.

A qui Jésus a-t-il raconté cette histoire ? Pourquoi l'a-t-il racontée ? L'introduction en parle, donnant le point de vue de Luc.

Il y a un piège dans Luc 15, un piège bien décrit dans l'approche, celui de l'identification avec l'un de personnages principaux. Jésus fait usage de ruse à l'égard de ceux qui protestaient et contestaient ses relations avec les péagers et les pécheurs en y voyant une provocation à leur égard.

Jésus aimait ainsi opposer un aîné et son cadet, les pharisiens et les péagers, le riche et le pauvre Lazare. L'introduction et la fin ouverte de la parabole, l'absence d'application devrait nous préserver de la tentation de moraliser en étouffant la joie qui est présente et qui devrait le rester.

J'ai en tête quelques titres pour la prédication :

JOIE, ÉTINCELLE VENANT DE DIEU. μ

L'un rentre en lui-même, l'autre est hors de lui.

Distance et proximité.

Un veau gras pour la brebis galeuse.

L'esquisse de ces thèmes vous aidera peut-être à présenter autre chose que la morale habituelle.

Maintenant quelques idées :

I à 3 Ceux qui, habituellement, sont proches de Jésus, tout en gardant leurs distances, murmurent.

Les autres, les vauriens, les impurs, ont besoin de lui, ils recherchent sa présence.

II.12 Deux fils, c'est déjà un héritier de trop ! L'aîné est privilégié (**Deutéronome 21/17**). Les filles reçoivent une dot lors de leur mariage (ou on conclut pour elles une assurance - études)

Pour que le domaine ne diminue pas lors de chaque succession, il ne peut y avoir qu'un héritier - l'aîné, pour autant qu'il en ait le goût et la capacité. Que reste-t-il, maintenant, pour le plus jeune, s'il a envie de poursuivre la profession ? Commentaire d'un professeur d'école professionnelle : Après son apprentissage, il ira travailler chez un fermier, c'est le second fils !

Le problème reste (encore plus) actuel de nos jours. Une amie nous raconte : j'ai une sœur, plus âgée, et un frère, plus jeune. Il a toujours été le préféré. Il a hérité de la ferme. Ma sœur et moi, nous avons reçu une formation sociale. Notre frère a mal géré sa ferme, tout a été vendu. Si notre père voyait cela.

Les héritiers nous réservent parfois des surprises. Dans la parabole, l'aîné est bien, travailleur, consciencieux. Un meunier avait trois fils, lorsqu'il mourut, l'aîné reçut le moulin, le second hérita de l'âne et le troisième eut le chat.

13 à 16 Qu'est-ce qui fait marcher le cadet ? Il ne fait rien, il défait - le programme prévoit des hochements de têtes à ce point-là. Il ne vit pas de ses rentes, il mange et boit son capital. Il ne sait pas gérer son héritage. De notre temps, il vaut mieux pouvoir vivre de son capital que de son travail. Celui qui travaille a de bonnes chances de s'appauvrir avec le temps, celui qui laisse travailler son capital devient de plus en plus (vite) riche. L'ONEM apprécierait un type pareil : il ne vole le travail de personne. Mais en temps de récession, ce sont les étrangers tels que lui qui encaissent en premier et très généreusement : le fils cadet ne reçoit même pas le logement et la nourriture en suffisance. Le berger des cochons envie la nourriture de son troupeau. Jésus a une façon remarquable de présenter les choses.

17 à 19 Va dans ta chambre ! et réfléchis ! C'est ce que nos mères nous disaient.

C'est aussi ce que fait le cadet. Il rentre en lui-même. En lui, dans son cœur, sa mémoire, ce n'est pas le vide. Il y a des souvenirs en foule, des sentiments qui renaissent du passé.

A cause de la faim, parce que le ventre réclame. Le travail, le pain. Aussi le pain de l'attention, de l'amour, du respect, de la dignité. La réflexion ne conduit pas à la dépression mais à la décision. Je me lèverai ! Il s'ouvre, il est accessible pour des sentiments, et des espoirs, aussi pour des reproches, des risques, des regrets. Il risque de se voir définitivement expulsé de la maison. Sa situation est pire que jamais. Il faut plus de courage pour un tel retour qu'il en a fallu pour partir.

Je ne suis plus digne... se dévaluer soi-même. Ou, juridiquement parlant, renonciation au statut filial. Éloignement du salarié à la place de la proximité filiale ?

La parabole est tissée en partie avec ces fils Distance et Proximité.

Après des années de vie familiale vient la séparation brutale : les points de vue sont trop divergents.

Puis, plus tard, viennent les retrouvailles et le rétablissement d'une grande proximité. Le fils cadet est serré dans les bras du père, il reçoit le baiser d'accueil.

Vient ensuite le distancement de l'aîné.

20 à 24 L'acte suit immédiatement la réflexion. Pas question d'hésitation, d'attente, de scrupule, de honte ou de crainte. Ces passages rapides à l'acte sont une spécialité de la Bible. Il y eut Abraham, puis aussi Jésus qui dit : Debout, allons ... l'heure est venue... Ces versets sont le centre de la parabole. Ce qu'ils disent est immédiatement relié à des images de la Bible pour enfants, de peintures religieuses, etc. Le cadet est à genoux, la tête basse, il enserme les pieds du père. Le père saisit sa main, le tire vers sa poitrine ou met sa main sur sa tête. Il est visible que l'œuvre d'art présente la scène comme une parabole nous concernant, nous les humains, chacun de nous est dans une certaine mesure le fils prodigue, la fille prodigue.

Ce qui est plus important : chacun, chacune est un enfant que son père accueille avec amour et dans la joie.

L'action et les instructions du père coupent la parole au fils. Il ne doit pas s'humilier, ne l'a-t-il pas été suffisamment ? Autre chose lui revient : le meilleur habit, l'anneau et les sandales. C'est un rituel de ré-intronisation. Une question théologiquement impertinente : Jésus serait-il ainsi revenu vers son Père, après sa vie terrestre ?

Tu es allé te perdre dans le monde, mon enfant, tu t'es laissé abaisser jusqu'à la mort sur la croix, viens maintenant dans mes bras et assieds-toi près de moi !

Ressuscité des morts, monté au ciel, assis à la droite de Dieu !

Le retour et l'accueil sont décrits d'une manière très plastique : le fils montre sa misère et sa faim, le père l'embrasse et lui donne le baiser de paix ; il l'habille pour la fête, fait tuer une bête, on

mange et on boit, on chante et on danse. Tout cela témoigne d'une grande joie qui s'exprime aussi corporellement. Un veau gras pour la brebis galeuse !

On fête parce qu'on a retrouvé ce qui était perdu, que ce soit une personne, une pièce ou un mouton. Quels sont, où sont ceux qui se perdent aujourd'hui ? Qu'avons-nous perdu ? Que sommes-nous en train de perdre ?

Le **verset 24** pourrait marquer la fin de la parabole. Si c'était le cas, personne ne s'inquiéterait du frère. L'aîné est mentionné implicitement au début (deux fils). Il n'intervient activement qu'en fin de récit. Lors du retour, le père et le cadet ne semblent guère se préoccuper de lui.

On pourrait essayer de commencer la prédication (narrative alors) en imaginant qu'à son retour le cadet ait rencontré d'abord son frère. Après le verset 24, on aurait, sans rupture de rythme, la répétition du verset 10. Cela aurait un certain effet, aussi en ce qui concerne les auditeurs de Jésus (1 - 3).

Jusqu'ici, seuls le cadet et le père sont en scène.

25 à 32 L'un est rentré en lui-même, l'autre est hors de lui !

(**En 22 et 25**) il y a un MAIS qui marque un tournant dans le récit. Cette fois-ci, c'est un changement radical. Ce fils au sujet duquel nous savions seulement qu'il existait et travaillait à la maison apparaît soudain et se met à tempêter. Les jolis cumuli du ciel bleu sont soudain remplacés par une nuée noire, annonciatrice d'orage.

La fête en sera-t-elle troublée ? Et il ne sait pas encore ce qui s'est passé ! Il ne va pas voir par lui-même, il appelle un serviteur et lui demande des nouvelles (des comptes ?), il se tient à distance. La turbulence de l'aîné, qui n'a jamais quitté la maison, se révèle aussi violente que celle du cadet, même si, en surface, tout semble normal. Il se tient là, immobile, ne va pas accueillir son frère, ne lui donne pas le baiser de paix. (y aurait-il eu des tensions entre eux, précédemment ?) L'aîné reste dehors. Son incompréhension et sa colère l'excluent.

Que redoute-t-il ?

Celui qui, jusqu'ici, a paru bien intégré, est soudain marginalisé. C'est bien ce que ressentent les pharisiens et les scribes lorsque Jésus est en train de manger avec les péagers et les pécheurs.

Comme il l'avait fait pour le cadet, le père va à la rencontre de l'aîné. Il ne se contente pas d'aller à la rencontre du repentant, il va aussi vers le râleur. Le cadet était tout mouvement (va, s'agenouille, s'abaisse), l'aîné est sclérosé (raide comme un bâton, en dedans comme au-dehors). (29) Il donne la raison de sa colère : j'ai servi, je n'ai jamais désobéi (pensons aux pharisiens et scribes du verset 2), mais tu ne m'as jamais rien donné ! Nous apprenons qu'il a des amis et aurait bien aimé pouvoir fêter avec eux. Que penser de ces amers reproches ? Il a conservé son héritage, en fait, il possède les moutons et aurait pu en prendre. Il n'a pas osé.

Mais voilà, pour la vieille génération, toujours économe, les fêtes ne sont pas bien considérées, tout doit aller au domaine. L'aîné pense donc : faut-il d'abord partir et faire l'imbécile pour que tu prennes garde à nous ?

Ce sont les fidèles qui admettent mal qu'on se réjouisse (et consacre beaucoup de temps) à propos de gens qui (re)trouvent le chemin de l'Eglise. Les 99 fidèles, et l'unique rescapé.

Et nous tenons plus à ceux qui nous donnent du souci qu'à ceux qui marchent droit.

Le père de la parabole ne cède pas. Il attire l'attention de l'aîné sur la réalité de leur grande proximité (**31**). La fin reste ouverte ... on veut espérer que l'aîné saura saisir la main tendue.

Les paraboles de la brebis et de la drachme n'ont rien qui vienne troubler l'happy end. Seule la troisième parabole a ce trouble-fête. Peut-être n'est-ce qu'un artifice. Le rôle de l'aîné serait de jeter encore une fois du sable dans l'engrenage. Une concession à la réalité ?

Le personnage de l'aîné exprime clairement qu'ici, il s'agit de joie et non de justice distributive. On fait la fête, on ne fait pas les comptes.

u NOTES (pour *Luth - I*)

Barbara HELLER, Karl-Heinz RISTO

Les deux paraboles, l'une masculine, l'autre féminine, forment une paire, avec divers accents.

Tous deux agissent sous pression de la nécessité.

Le berger n'ose pas annoncer la perte d'un mouton, tandis que la femme a besoin de son argent. Des expériences quotidiennes chez les pauvres

La première partie de la prédication devrait bien marquer qu'il s'agit de la vie quotidienne, d'expériences que nous pouvons faire, aujourd'hui encore.

La parabole du Fils prodigue a eu ses retombées sur les autres concernant des « perdus ».

Mais cela, au cours des siècles d'interprétation de « l'enfant prodigue », a fait perdre à « nos » deux paraboles leur caractère de quotidienneté. Il ne s'agit pas, ici, d'expérience religieuse fondamentale. Dans l'enfant prodigue, les auditeurs ne sont pas sujets de la perte, ils en sont les objets. Ils ne cherchent pas, ils sont recherchés. En ce qui nous concerne, il ne s'agit pas de la joie de trouver, mais de la joie d'être trouvés.

La reconnaissance n'est pas pour avoir trouvé, mais pour avoir été trouvés.

Ce n'est pas le cas en ce qui concerne nos deux paraboles de ce jour.

Nous avons à nous identifier au berger et à la femme qui cherchent. Nous identifier à leur recherche.

Nos expériences de perte, de recherche, et de joie d'avoir trouvé.

Le cheminement serait donc le suivant : on perd, on a perdu, on cherche, on retrouve, on est heureux.

Les choses tiennent tellement ensemble qu'il faut traiter le tout, sinon on passe à côté.

- La perte est thématifiée, mais pas dans le sens d'une perte définitive ; en tenir compte lorsqu'on parle de perte et de deuil.

- La recherche est soigneusement décrite, très concrète, on sait ce qu'on veut, on le veut, on ne se satisfera pas de chercher. Le chemin n'est pas le but, le but est au bout du chemin.

- Accorder du temps à la joie d'avoir retrouvé. On est content d'avoir réussi, on est soulagé d'avoir retrouvé, on est reconnaissant, et on le fait savoir.

Cela concerne le ciel et la terre.

u NOTES POUR CQ24

Ø SIGNES (1998)

Les trois textes racontent un Dieu prompt à pardonner.

Le peuple d'Israël cède à la tentation de se faire des idoles et de les adorer.

Pourtant, à la prière de Moïse? Dieu renonce à lui en tenir rigueur.

Paul a expérimenté personnellement que le Christ est venu pour sauver les pécheurs.

Quant à Jésus, sans nommer Dieu, il répond par trois paraboles à ceux qui lui reprochent son attitude vis-à-vis des égarés:

C'est la joie de Dieu de retrouver la brebis perdue, la pièce perdue, le fils perdu.

PARDONNER

Si la vengeance est naturelle à l'homme, le pardon est une caractéristique du Dieu révélé dans la Bible.

Le *psaume 103* bénit le Dieu miséricordieux et bienveillant, lent à la colère, il ne garde pas rancune et ne nous traite pas selon nos péchés.

D'autres textes disent que Dieu enlève le péché, qu'il l'efface, qu'il le jette derrière lui, qu'il recommence à neuf la relation avec son peuple.

En Jésus le Christ on voit comment Dieu pardonne, sans limites, et jusqu'à la mort, faisant confiance à des pécheurs, donnant mission de pardonner.

ÊTRE JUSTE NE DONNE AUCUN DROIT

Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se convertit que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de repentance.

Il est bien arrangeant cet évangile de Luc, on dirait qu'il nous invite à ne pas nous en faire ! A quoi bon tous les efforts !

Avez-vous remarqué que Jésus parle de conversion et non pas de diplômes accordés?

On n'entre pas au ciel parce qu'on est en règle.

Il faut simplement connaître la grâce.

Être juste ne donne aucun droit, sinon le droit de se convertir à l'Amour qui restera toujours le don gratuit de Dieu.

L'attitude de Jésus n'aboutit-elle pas à déconsidérer les efforts des justes qui s'efforcent d'obéir aux commandements ?

La vie selon la justice ne ferait-elle pas la joie de Dieu ?

Une parabole irréaliste ?

Est-il bien réaliste d'abandonner la plus grande partie du troupeau (exposé aux bêtes féroces) pour rechercher une seule brebis?

Aucun berger digne de ce nom n'agirait ainsi.

C'est bien la preuve que Jésus n'est pas un berger comme les autres.

Pas question d'aligner Dieu sur nos calculs humains.

"Chercher jusqu'à ce qu'on trouve", n'est pas refuser de mettre une limite aux efforts humains ? Ce jusqu'au boutisme est-il bien sensé ?

Voilà, Jésus n'a pas mis de limites à son amour des pécheurs qu'il venait sauver: il déjoue le bon sens humain.

Voit-on un berger revenir du désert pour célébrer les retrouvailles d'une unique brebis ? Ce débordement ne peut caractériser que Jésus et Dieu.

Ces exagérations n'ont-elle pas pour but de mettre en évidence l'amour sans borne de Dieu pour les pécheurs qu'il veut sauver ?

Cela ne disqualifie en aucun cas le chemin des justes. Mais s'il leur arrive de se perdre, ils savent qu'on viendra à leur recherche, même en passant par la croix.

La brebis perdue, c'est moi, c'est toi !

· **Jean DEBRUYNNE**

Tout commence par cette conviction profonde et radicale dont Paul fait part à Timothée (*1 Tim 1/12-17*): "Voici une parole sûre et qui mérite d'être accueillie sans réserve: le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs."

Cette bonne nouvelle, qui n'est souvent plus qu'une formule, est au cœur de la révélation chrétienne. Dieu est un Dieu de miséricorde et non de vengeance.

Ce qui aujourd'hui se répète comme un slogan et glisse comme une banalité allant de soi, aurait pourtant grand besoin d'être resitué au cœur du débat de la foi.

Ce dimanche y est consacré.

D'abord le merveilleux dialogue de Moïse et de Dieu dans le livre de l'*Exode (32/7-11, 13-14)* où l'intervention de Moïse, le veau d'or enflammant la colère de Dieu, réussit à "apaiser le visage du Seigneur son Dieu".

Premiers éléments de la révélation d'un Dieu venant de loin, car, comment les hommes pourraient-ils rêver Dieu autrement qu'à leur propre image: rancunier, coléreux, impitoyable et vengeur ? Combien de prières encore ne sont-elles rien d'autre que des appels à Dieu en lui demandant de nous venger ? "Le Seigneur renonça au mal qu'il avait voulu faire à son peuple". Le Dieu des chrétiens a renoncé à la vengeance, à la punition, à l'œil pour œil, dent pour dent.

Alors ce sont chez *Luc (15/1-32)* les deux prodigieuses paraboles de la brebis perdue et du Fils perdu. Lorsque Dieu pardonne, ce n'est pas comme les hommes qui attendent toujours que l'autre fasse le premier pas et vienne s'humilier.

Le pardon de Dieu est si pressant en lui qu'il est celui qui se met en route, en recherche; il guette, il quitte tout pour retrouver, et son pardon n'est pas une vexation, une vengeance mal déguisée.

Le pardon de Dieu est une fête. C'est la fête du prodigue.

· **Ch. WACKENHEIM**

Le *chap. 15* est comme le cœur de l'Évangile de Luc.

Les paraboles de la miséricorde révèlent l'amour bouleversant que Dieu témoigne aux pécheurs. Mais elles éclairent aussi les problèmes sociaux, économiques et politiques qui éprouvent quotidiennement notre fidélité à l'Évangile.

Il ne s'agit certes pas de saupoudrer tel programme d'action de quelques "bons sentiments". Cette page d'évangile interpelle chaque citoyen et chaque partenaire social par rapport à ceux qui s'égarèrent ou se perdent: les délinquants, les parasites, les clochards, les prostituées et autres "déviant". Mais l'interpellation s'étend aussi aux marginaux qui n'ont rien à se reprocher, tels les handicapés, les infirmes, les chômeurs.

Le souci de ces "laissés pour compte" entre-t-il, à titre prioritaire, dans la conscience que nous prenons de nos responsabilités dans la société ?

On peut sans doute aller plus loin. Les paraboles de la brebis égarée, de la drachme perdue et du fils prodigue illustrent ce thème capital: le pardon de Dieu précède l'aveu et la conversion du pécheur.

Est-il totalement impensable que des chrétiens "passent l'éponge" avant que leurs adversaires aient

esquissé le moindre geste de repentir ? N'est-ce pas cette manière que des situations désespérément figées pourraient être débloquées ?

l Luc 15/1 à 10 à 32 avec Exode 32/2 à 4 et 1 Timothée 1/12 à 17

u PRESSE 2004

Ø COURRIER DE L'ESCAUT

D'après le Père Hubert THOMAS

C'est un peu juste

Cet homme fait bon accueil aux pécheurs et il mange avec eux !

Voilà ce que l'on dit à propos de Jésus. Cela dérange. Mais pourquoi ?

La tolérance, elle est pour ...

Cela dérange, parce que rester honnête, rester "en règle", faire son devoir, ce n'est pas rien !

Cela coûte ! C'est dur !

Manger avec les pécheurs, cela semble dire que les "honnêtes" gens, on s'en moque ...

Et puis, n'est-ce pas faire peu de cas des lois, des normes, des codes ?

C'est tout de même grâce à cela que la société tient debout. Non ?

Alors Jésus raconte trois paraboles pour se faire comprendre.

Ce sont des histoires qui tournent autour du "perdu":

La brebis perdue, la pièce de monnaie perdue, le fils perdu.

Jésus veut dire que, dans le monde tel qu'il est, et les choses étant ce qu'elles sont, il y en qui parviennent à suivre les lois, les règles, les codes, mais pas tout le monde.

Certains n'y parviennent pas pour toutes sortes de raisons: éducation, histoire abîmée, difficultés morales, difficultés psychiques ou encore économiques.

Dans le monde, c'est ainsi: il y a du gâchis, il y a des chutes et des gens qui se perdent.

Faut-il laisser tomber ces gens-là ?

Et bien, Jésus raconte des histoires à propos de ceux-là.

Il dit que Dieu croise leur histoire.

Il dit qu'à ses yeux, ne comptent pas que les grands et que les justes qui ont pu faire leur devoir.

Il y a ceux dont la vie est encore plus difficile que celle des justes.

Pourquoi seraient-ils toujours hors de l'histoire ? A côté.

Pourquoi ces vies gâchées continueraient-elles à se perdre ?

Dieu ne se résigne pas.

Il se mobilise, il met en œuvre des moyens. Il en invente.

Dans la parabole de la brebis perdue, il y va même assez fort: il laisse tout le troupeau pour se mettre à la recherche de celle qui est perdue.

C'est insensé ! Il faut vraiment aimer pour faire comme cela !

Mais l'amour fou, cela existe.

Dans la parabole de la pièce de monnaie perdue, il est question d'allumer une lampe, de balayer.

Là aussi, c'est inventer, rechercher.

Ici, on bouscule son "chez soi" pour retrouver ce qui est perdu.

Dans la parabole, bien connue, dite de l'enfant prodigue, la personne du frère aîné n'est pas là par hasard.

Il s'agit d'un juste qui a fait tout son devoir mais qui ne parvient pas à sortir de son rôle pour se réjouir avec les autres quand l'inquiétude à propos de son frère est enfin levée.

Il est pris dans la rage et la jalousie.

Il a suivi la loi du devoir mais c'est comme s'il lui était impossible de voir au-delà ...

Je me demande si ce qui travaille ces histoires, ce n'est pas la petite question ingénue:

Mais qu'est-ce que vivre, comment faut-il s'y prendre ?

Peut-être que vivre, c'est s'ouvrir à la vie ?

Peut-être que vivre, c'est choisir la vie, aller à la vie plutôt que choisir la mort ?

Cela implique qu'on accueille la vie, qu'on la laisse venir, en la choisissant, qu'on laisse l'Autre, au sens le plus large du mot, venir nous changer.

Est-ce que vivre, c'est rester dans le cadre, même un cadre supérieur ?

Ou pouvoir se renouveler en changeant de cadre ?

Sans quoi, on vit trop serré, trop stressé, trop fixé.

Il n'y a plus de place pour l'Autre qui vous renouvelle.
 Il y a une manière de vivre "juste", juste comme un vêtement trop juste.
 Cette manière est sans joie parce que toute préoccupée seulement d'être sans faute.
 C'est la manière du fils aîné.
 Il se retranche derrière son bon droit pour ne pas ou ne plus avoir à changer.
 C'est une façon de maîtriser l'autre, de la contrôler ...
 Une façon de dire: pas d'histoires, pas d'aventures.
 Et c'est pourquoi Jésus en raconte des histoires, il en remet.
 Pour que nos vies se prennent encore au jeu ...
 Il y a des pharisiens qui, à partir d'un certain cadre, récriminent contre,
 Contre Jésus.
 Lui aussi, à partir d'un autre regard, à partir d'un autre cadre, opte pour la relation.
 Au fond, avec ses histoires d'objets perdus et retrouvés, Jésus ne nous renvoie-t-il pas à ce choix ?

Ø PPT 2004

D'après Pierre KEMPF

Happy end et joie dans le ciel

Une brebis et des pièces de monnaie perdues et retrouvées, un fils qui revient après une longue errance: ce sont de beaux exemples de happy end qui permettent à ces histoires de se terminer dans la joie et dans la fête.

On en arrive à oublier la longue quête de ceux qui cherchent et l'attente incessante du père dont le fils est loin. La femme, le berger et le père veillent et cherchent.

Ils deviennent ainsi les images de Dieu qui ne désespère jamais de l'être humain, même quand il commet les pires bêtises.

Les chrétiens reflètent-ils ce dieu-là?

Espèrent-ils contre toute raison ou bien, lassés d'espérer, passent-ils par pertes et profits ceux qui s'égarèrent, sont en marche et oubliés ?

Dieu ne passe personne par pertes et profits, dit Jésus, car chacun peut provoquer la joie quand il est retrouvé.

Ø GLAUBE UND HEIMAT

Roland HOFFMANN

On cherche des pères

La Parabole de l'Enfant Prodigue

Je me lèverai et j'irai vers mon Père (18)

Cette parabole doit son succès au fait que la relation triangulaire Fils – Père – Fils touche à l'actualité de nos relations familiales, sociales et ecclésiastiques. Certains se voient dans la situation du cadet qui fait le malin avec l'argent extorqué à son père et cherche son bonheur dans la liberté à sa façon.

Lorsque cela a réussi, ces cadets font fièrement remarquer que cela n'a pas été sans peine et qu'il leur a fallu lutter et persévérer.

Lorsqu'ils ont échoué, ils plongent dans l'anonymat de la société moderne, honteux et confus, et se demandent s'ils n'ont pas su prendre le bon aiguillage au bon moment.

D'autres se retrouvent plutôt dans le fils aîné. Ils sont restés à leur place, dans la tradition familiale, avec un pincement au fond du cœur, et une pointe d'amertume parce qu'ils ne sont pas sûrs d'être vraiment libres, et d'avoir vraiment fait le bon choix.

Auraient-ils raté leur vie ?

Les parents peuvent se retrouver dans le père :

ils attendent patiemment le retour de l'enfant le plus éloigné, certains toujours assis à la fenêtre de l'appartement ou du home.

La Parabole est également connue parce qu'elle réveille en nous toutes sortes d'aspirations, de nostalgies. Les parents espèrent des enfants obéissants et soumis, ou pleins de regrets.

Les enfants se souhaitent des parents si généreux qu'ils surmontent leurs propres angoisses et soucis et accordent aux jeunes l'autonomie indispensable sans vouloir toujours leur servir de tuteurs, de garde-fou ou de critiqueurs. Les jeunes ont besoin de pères capables d'attendre en espérant, jusqu'au moment où les jeunes reviendront d'une manière ou d'une autre. Ils raconteront alors leurs

expériences à des parents qui ne croiront pas nécessaires de donner des conseils ou de faire remarquer qu'ils avaient vu juste. Ils ont besoin de pères capables de comprendre quel poids et quelle souffrance représente le fait d'avoir respecté la tradition, tout en étant capables de recréer des liens et de la compréhension entre des frères et sœurs qui sont devenus passablement étrangers l'un à l'autre.

Je pense que la clef de cette parabole est à trouver dans l'attitude du père.

Aucun fils ne reviendra vers un père autoritaire et pharisien et peu de fils tiendront auprès d'un tel père. Se pourrait-il que nos familles, notre société, et aussi notre église soient malades par leurs pères ?

Il ne fait aucun doute que Jésus indique Dieu le Père, son Père, à ses auditeurs.

Qu'arriverait-il si nous, les pères, nous étions les premiers à nous convertir, à nous laisser renouveler par Celui qui est le Père de tous les pères ?

Ø DIMANCHE

Par Philippe LIESSE

Échec et mat !

La vie n'est vraiment pas un long fleuve tranquille !

Les textes pour dimanche ont pour toile de fond l'échec :

Un peuple perverti, une société déchirée entre persécuteurs et persécutés, une fracture sociale de plus en plus affirmée entre pécheurs et justes.

Moïse aurait pu goûter le confort spirituel du lieu saint en restant à l'écart sur le Mt Sinai,

Mais le Seigneur le renvoie à la rencontre de son peuple :

Va, descends, ton peuple s'est perverti !

L'important n'est ni le lieu saint, ni le sanctuaire, mais la vie quotidienne.

Un quotidien fait de fractures, de fragilités, de perversions, de joies, de promesses, d'espoir, d'avenir.

Dieu est excédé par les infidélités de son peuple, mais il est un dieu qui reste fidèle envers et contre tout: Le Seigneur renonça au mal qu'il avait voulu faire à son peuple.

Paul aurait pu se contenter de savourer le pardon reçu, lui qui blasphémait, persécutait et insultait, mais il ne veut rien se réserver:

Si le Christ Jésus m'a pardonné, c'est pour que je sois le premier exemple de ceux qui croiraient en lui pour la vie éternelle.

Dans la parabole de la Brebis perdue, le berger aurait dû se contenter d'assurer la sauvegarde de la majorité des brebis.

C'eût été bien plus rentable !

N'est-ce pas lâcher la proie pour l'ombre que d'abandonner tout le troupeau pour partir à la recherche d'une seule brebis ? Pourquoi une seule brebis capte-t-elle toute l'attention ?

Une fois de plus, Jésus utilise l'outrance pour marquer que le vrai berger a une relation particulière totale avec chacune de ses brebis.

Pas question de rentabilité ou de valeur marchande !

La brebis est plus qu'un numéro ou qu'un produit monnayable, elle est l'objet de toute la sollicitude et de toute la tendresse du berger: Tout joyeux, il la prend sur ses épaules.

Si Dieu se contentait de la présence des 99 autres justes qui n'ont pas besoin de repentance, il ne serait qu'un dieu parmi les autres, se suffisant à lui-même et à une assemblée de courtisans.

Non, notre Dieu est un dieu qui fait alliance avec tout être humain, avec tout l'humain et avec tous les humains.

Et si un seul être venait à se perdre, Dieu ferait tout pour le retrouver, car un homme perdu, c'est l'humanité qui est amputée!

La brebis perdue n'est pas celle qui a quitté le club des courtisans, c'est celle qui, au hasard des circonstances, n'a pas ou n'a plu tout son compte d'humanité.

On peut dès lors comprendre la joie et la fête quand un homme retrouve son humanité perdue, sa dignité d'homme, son retour à la vie !

Un véritable échec est mat ! Échec à l'échec !

La fête est toute simple, mais elle ne diminue jamais en intensité, car ses ingrédients ne s'épuisent jamais.

L'amitié et la fraternité sont des valeurs qui ne cessent de croître dans la mesure où elles sont dépensées !

Folle dépense qui ouvre à une toute autre rentabilité, celle d'une humanité sans aucune exclusion, tellement pleine que Dieu lui-même s'y sent comme chez lui !

u PRESSE 2007

Ø PPT 2007

D'après Céline ROHMER

Dieu te cherche

99 brebis, 9 pièces d'argent et le fils aîné.

Pour eux, tout va bien : ils rentrent dans le cadre.

Surtout, ne pas dépasser les limites des bien-pensants.

Rester jeune et dynamique, tolérant et productif, dans le vent.

Seulement, Jésus nous parle de Dieu, d'un Dieu qui, chaque fois, ne se préoccupe que d'un seul, de celui qui est égaré, perdu et loin.

Dieu n'en dort plus, il est blessé, insatisfait : en manque.

Quand nous serons lassés de devoir nous conformer aux exigences du monde,

Lassés de courir après nos petits dieux, quand nous serons humiliés par le regard des vainqueurs, exclus du troupeau, nous entendrons ce cri, le cri de Dieu :

Dieu ne trouve pas de repos, car Il te cherche.

Il ne cesse de s'inquiéter pour toi.

Les 99, les 9 et l'aîné en ragent, mais c'est bien toi qu'il attend pour se réjouir.

La fête n'aura pas lieu sans toi.

u PRESSE 2010

Ø DIMANCHE (12/9/2010)

D'après Philippe MAWET

Justice et pardon

Chemins de sainteté

L'homme est depuis toujours habité par la question de Dieu. Aussi loin que l'on remonte dans

l'histoire de l'humanité, la recherche d'une transcendance est présente dans la conscience humaine.

Toutes les religions attestent cette quête de Dieu sans laquelle l'humain ne serait pas vraiment humain.

La démarche la plus connue est celle de hisser un homme à la hauteur de Dieu.

Effort démesuré qui cantonne Dieu dans un ciel très éloigné ou dans une proximité qui réduit ramène Dieu à la mesure humaine.

Mais voici qu'avec le christianisme – mais aussi le judaïsme et l'Islam- c'est Dieu qui fait le pas vers l'homme.

Nouveauté extraordinaire : cette révélation tente de dévoiler le visage de Dieu.

Pour les chrétiens elle fait un pas de plus : Dieu ne se contente pas de dire qui il est. Son amour le conduit à devenir l'un de nous. C'est Dieu fait homme en Jésus-Christ qui, seul, peut nous dire le vrai visage de Dieu.

Nous atteignons ici comme un sommet de l'Évangile.

Dans les paraboles du fils prodigue et de la brebis perdue, Dieu se révèle en effet comme un Père dont l'amour va jusqu'au pardon.

Il faut avoir le cœur de Dieu pour aimer à ce point-là.

Aucune logique humaine ne tient devant la gratuité et l'abondance d'un tel amour. Mais le pardon n'est jamais une faiblesse, ni une facilité. Il est cette perfection de l'amour qui rend l'avenir possible là où la condamnation enferme dans le passé.

Pardonnez, c'est toujours devenir vulnérable.

C'est accepter d'abandonner certains à priori pour oser croire que la confiance fait craquer les barrières de la peur et que l'amour est plus fort que la haine.

Aimer sans pardonner, c'est un peu vivre sans respirer !

Aujourd'hui, Dieu nous fait respirer au rythme de son pardon. Il n'y a pas de plus grande joie que celle du pardon reçu et partagé, car...

Vivre la fête, c'est toujours prendre le chemin du pardon...

Aucun péché n'est capable de venir à bout du pardon de Dieu.

Telle est la folle espérance de la foi chrétienne.

**** ****

I Josué 5/9-12, Luc 15/1-32, 2 Cor 5/17-21)

u Notes pour C Carême 4:

La joie pascale approche.

Comme pour les fils d'Israël aux abords de la terre promise (1ère lecture), cette terre de délivrance où les pauvres sont en fête (Psaume), voici pour nous l'espérance d'un monde nouveau; nous serons renouvelés dans le Christ, réconciliés avec Dieu (2ème lecture) comme le fut le fils prodigue. Et nous serons fêtés par le Père (Evangile). Missel 89

L'ACCUEIL est une des principales formes de la miséricorde. Dieu accueille son peuple dans la Terre Promise (1e lecture), Il accueille le pécheur repentant, tout comme le fils resté près de lui (Evangile): Il nous invite à nous laisser réconcilier dans le Christ. Missel 95

ü Jean DEBRUYNE

Dans *Josué 5/9-12*, nous avons la célébration de la 1ère Pâque en Terre Promise. La manne est finie, les nomades s'enracinent dans la terre et la moisson porte déjà du fruit. Ils sont arrivés. Mais l'est-on jamais ?

Comme en écho, *Luc 15/1-32* propose la parabole de l'enfant prodigue. Tout commence par une rupture, un départ. C'est la rupture d'un ordre établi. Ce fils n'est désormais plus lié à son père par les rapports d'héritage ou de succession. Il ne se définit plus par rapport à son père, il connaît l'autonomie. C'est comme une naissance à lui-même, naissance douloureuse, si douloureuse qu'il est tenté de revenir en arrière. Ayant quitté la dépendance de fils, il est prêt à accepter une dépendance plus forte encore, celle d'ouvrier.

Mais le père refuse ce retour en arrière, il inaugure un ordre nouveau par une fête. C'est une nouvelle relation qui naît. L'héritage est bien mort, gaspillé, dilapidé. Il n'y a plus de rapport de succession entre le fils et le père. Désormais ils sont neufs l'un à l'autre.

Ils viennent de naître l'un à l'autre, non plus sous le règne de l'obéissance, mais sous celui de l'amour. L'aîné, lui, se réfère toujours à l'héritage, sa fidélité ne sait parler que du passé. Il s'exclut de la fête. Il n'est pas vivant, il n'est qu'un survivant. L'aîné n'a mis sa fidélité qu'en lui-même.

Paul (*2 Cor 5/17-21*) rappelle que "tout vient de Dieu qui nous a réconciliés avec lui-même par le Christ". C'est sans doute parce que dans la repentance nous mettons trop l'accent sur nous-mêmes au lieu de le mettre sur Dieu, que nous ressentons de moins en moins la nécessité de la réconciliation. Elle n'est pas une mise en règle: elle est une création.

**

ü Ch. WACKENHEIM

Le frère aîné représente assez bien l'humanité contemporaine. Laborieux, efficace, régulier, il n'a rien à se reprocher. On comprend sa colère lorsque son père tue le veau gras pour fêter le retour d'un fils indigne. Celui-ci méritait plutôt les rigueurs de la loi, puisqu'il s'était comporté en parasite de la société.

Ces reproches "raisonnables" expriment la rationalité de notre temps. Mais voilà, Dieu, dont Jésus révèle ici le visage bouleversant, attend autre chose qu'une existence réglée et mesurée par la froide raison. Il est saisi de pitié lorsque l'un de ses enfants découvre au creux même de son dérèglement la démesure de l'amour. Car la tendresse et la miséricorde vont bien au-delà de tous les raisonnements: ce qui paraissait impensable se produit tout-à-coup, sans d'ailleurs blesser la justice. La suprême injustice serait d'empêcher ce jaillissement-là.

**

ü André BRIEN

Les 3 paraboles de Luc 15 nous disent de la manière la plus saisissante qui est Jésus. Elles nous disent que chaque fois que nous avons, d'une manière ou d'une autre, le sentiment d'être perdus ... il y a quelqu'un qui nous cherche et qui nous attend: c'est Jésus, le Fils de Dieu venu à notre rencontre.

Les hommes passent devant nous, indifférents, et personne ne semble porter attention à cet unique que nous sommes, si souvent meurtri et désespéré. Nous pensons alors que le ciel est fermé, que Dieu est indifférent ou absent et que nous allons mourir dans la détresse.

L'Evangile illustre d'une manière merveilleuse la parole de Paul: "Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, et il a mis en nous la parole de la réconciliation".

Cependant, Jésus ne nous fait pas de violence: il ne nous réconcilie pas malgré nous. Il attend, pour nous ramener dans la maison du père, que nous prenions conscience de notre détresse et de notre attente.

ii I.FRANSEN

Le fils cadet est un vaurien, il a dilapidé sa part d'héritage, et il manque finalement de dignité en venant mendier chez son père. Mais n'est-ce pas le père qui nous intéresse et non le vaurien ou le jaloux ?

Les deux fils ne sont là que pour nous faire mieux découvrir la joie du père, joie qui dépasse sa tristesse: "Mon fils était mort, le voilà vivant !"

Egaré ?
 Il y a des jours
 Où je suis perdu,
 Où je me déteste,
 Où je ne peux plus me regarder en face,
 Où je ne me sens plus le droit de vivre.
 Ces jours-là, il y en a un qui ne me déteste pas,
 Un qui part à ma recherche
 Quand la nuit m'a revêtu de désespoir.
 Un qui sait où je me cache
 Et quels mots trouver pour m'apaiser.
 Oui tu es mon berger,
 Seigneur.
 Par tous les temps,
 Tu pars à ma recherche.
 Tu es celui qui me sauve.
 Je t'aime, toi sur qui je peux compter
 Plus que sur moi-même.
 Signes 1998
